

# EDITO

## EVOLUTIONARY FLAWS

By an evolutionary accident, or by the whim of some God if you so prefer, man is what he is: a self-conscious mammal.

This highly self-centred and egotistic peculiarity of his brain sets him apart from everything else we know and endows this very special species with extraordinary advantages.

Such a blessing, unfortunately, is matched with the curse of a cruel and unusual punishment: the ability to perceive, but not fully understand, the act of living and dying.

This singularity is at the origin of the problem that has baffled mankind more than anything else: the value of life.

For a good reason, because it is not easy to cope with the reality that, from a biological perspective, the value of the panda, on the verge of extinction, is much higher than that of man, reproducing at the increasing rate of well over 100 million per year.

On all accounts, we are disposable animals, not much different from cattle, if it were not for this annoying consciousness that makes you aware of your existence as much as of the horror of non-existence.

But even knowing that death is a daily occurrence of this world, with a toll of 200,000 people of all ages and social classes, does not help much when you, or your beloveds, are at stake.

Then, you would easily barter all the pandas of the world to save a life, or more honestly, to postpone a death, especially your own.

Therefore, it comes as no surprise that cultures and religions have been swinging between two extremes: valuing life over anything else or endorsing the merciless design of nature. In this issue, 'Twill's explorations touch the elusive value of life by looking at two opposite endeavours: the industrial production of weapons of mass destruction and the solitary voyage of a very special man.

These days, after many quiet years, the nuclear threat is coming back in a novel incarnation.

In the 80s, Bob Del Tredici, a pacifist scared by the impending doom threatened by the cold war, decided to document the source of this insanity: the production of the bomb.

His mesmerising book, uncovered from the shelves of the Strand bookstore in NY, owes its existence to that idea.

And yet, defying the purpose of its author, the exposure of the stark banality of bomb making, in fact an industry like many others, brings up afresh the existential dilemma of the value of life.

The uncomfortable fact is that nature itself is exploding, every single day, at random, the like of a Hiroshima bomb.

Then, Bob's pictures force us to face the shocking reality that an industry devoted to large scale annihilation of humans appears more in harmony with nature, or the will of Gods, than, for instance, that health industry which defiantly challenges mortality.

Consciousness was neither designed to master, nor to ignore, this disturbing paradox and we can only say that the bomb expresses, in its own majestic language, that hidden side of consciousness that denies the value of individual life.

We found the other side of the coin in the Steel House, the individualistic feat of a rare type of man who has dedicated most of his life to chasing a dream that had no other purpose than satisfying his own artistic pleasure. An artist unlike any other, whose creation was never meant to be displayed in museums, traded by merchants or to belong to anybody else than its creator. In this triumph of the value of self we have perceived the materialization of consciousness itself; of his soul, in essence, if we were brave enough to pronounce this word.

The irony of this solitary endeavour is that, in the end, we cannot escape the sensation that it is the extreme individuality of such a masterpiece that makes it universal, crying for the unique value of life. Just another disquieting paradox that challenges our limited minds!

Par un accident de l'évolution, ou, si l'on préfère, par un caprice divin, l'homme est devenu ce qu'il est : un mammifère conscient de lui-même. Cette caractéristique égoïste, auto-centrée, de son cerveau l'a placé en marge de toutes les autres espèces et lui confère d'extraordinaires privilèges. Une telle chance, cependant, s'accompagne d'une cruelle punition : la capacité de percevoir, sans en saisir les tenants et les aboutissants, le fait de vivre et de mourir. Cette singularité est à l'origine de la question qui n'a cessé de dérouter l'humanité au cours de toute son histoire : quelle est la valeur réelle de la vie ? Et cela se comprend : il n'est pas facile d'admettre, d'un point de vue biologique, que le panda, dont l'espèce est proche de l'extinction, a plus de valeur que l'homme, dont la population augmente d'à peu près 100 millions d'individus par an. Quoi qu'il en soit, nous serions des animaux jetables, à peine différents des vaches, si nous n'étions affublés de cette pénible conscience qui nous rend attentifs à l'existence autant qu'à la non-existence. Mais le fait de savoir que la mort est une péripétie ordinaire, qui concerne chaque jour 200 000 personnes de toutes classes et origines, ne change pas grand-chose à l'affaire quand l'un de nos proches est en danger. On troquerait volontiers tous les pandas de la terre pour sauver une vie ou, plutôt, pour retarder une mort. Il n'est pas surprenant que cultures et religions hésitent entre deux extrêmes : mettre la vie au-dessus de tout, ou accepter la terrible sort que nous réserve la nature.

Dans ce numéro, Twill s'interroge sur la valeur de la vie en considérant deux phénomènes opposés : la production industrielle d'armes de destruction massive et le parcours solitaire d'un homme très original.

De nos jours, après des années de relative discrétion, la menace nucléaire revient nous hanter. Dans les années 80, Bob Del Tredici, un pacifiste inquiet des menaces que faisait planer la guerre froide, décida d'explorer cette folie : la production de la bombe. Il a écrit sur ce sujet un livre fascinant, découvert dans la librairie Strand de New-York. Toutefois, dépassant les intentions de son auteur, la description de la banalité de la fabrication, une industrie comme une autre, nous rappelle la question existentielle de la valeur de la vie. Le fait embarrassant est que la nature elle-même est en train d'exploser chaque jour, de manière aléatoire, avec la force d'une bombe d'Hiroshima. Il faut accepter cette réalité choquante : une industrie dévouée à la destruction de l'espèce humaine est, dans une certaine mesure, plus en harmonie avec la nature, ou la volonté des Dieux, que, par exemple, l'industrie pharmaceutique qui défie la mort. L'esprit humain n'est pas programmé pour maîtriser, ni pour ignorer, ce troublant paradoxe. Tout ce qu'il nous est permis de dire, c'est que la bombe exprime, à sa manière, cette face obscure de la conscience qui nie la valeur de l'individualité.

Nous avons trouvé un versant positif au problème en visitant la Steel House, tour de force individuel d'un homme original qui a consacré la majeure partie de sa vie à poursuivre un rêve qui a pour seul but de satisfaire son plaisir artistique. C'est un artiste à nul autre semblable, et dont la création n'a jamais eu pour objectif d'être exhibée dans les musées, vendue par des galeristes, ou même d'appartenir à quelqu'un d'autre qu'à son créateur. Dans ce triomphe du moi nous avons perçu la matérialisation de la conscience elle-même ; de son âme, en essence, s'il nous est permis de prononcer ce mot. L'ironie de cet effort solitaire est qu'on ne peut repousser l'impression que c'est l'individualité extrême d'un tel chef d'œuvre qui le rend universel, en fait une expression vibrante de la valeur unique de la vie. Un autre paradoxe, donc, à servir en pâture à nos esprits limités !

Per un curioso incidente evolutivo, o per il capriccio di qualche divinità se così preferite, l'uomo è quello che è: un mammifero dotato della coscienza di sé. Tale egotistica peculiarità della suo cervello lo rende diverso da ogni altro essere conosciuto e gli concede straordinari vantaggi. Ma è un privilegio che, sfortunatamente, si accompagna da una efferata e crudele punizione: la capacità di percepire, ma non pienamente comprendere, la vita e la morte. Proprio questa incongruenza è all'origine del problema che ha tormentato l'umanità più di ogni altra cosa: il valore della vita. Non è infatti facile accettare che, da una prospettiva puramente biologica, il valore del panda, vicino all'estinzione, è ben superiore a quello della specie umana che si riproduce con inarrestabile crescendo, aggiungendo ogni anno 100 milioni di persone alla popolazione del nostro povero pianeta. Se non fosse per l'autocoscienza che ci rende consapevoli della nostra esistenza, come dell'orrore della non-esistenza, non saremmo altro che una specie infestante. Ma questa considerazione, ed anche la consapevolezza che nel mondo la morte reclama ogni singolo giorno 200,000 vittime di ogni età e classe sociale, non è di molto conforto quando siamo noi, o i nostri cari, ad essere in gioco. Allora, sacrificheremmo senza esitazioni tutti i panda del mondo per salvare una vita, o più correttamente, per posporre una morte, specialmente la nostra. Per questo, non può sorprendere che le culture e le religioni abbiano sempre oscillato fra due estremi: porre la vita umana come sommo valore o sposare lo spietato disegno della natura. In questo numero, Twill esplora l'elusivo valore della vita guardando a due opposte fatiche: la produzione industriale dell'arma di distruzione di massa per eccellenza ed il solitario percorso di un uomo molto speciale. Oggi, dopo gli anni della guerra fredda, la minaccia della bomba atomica si ripresenta nella nuova fattispecie del terrorismo e della proliferazione incontrollata. Negli anni 80, Bob del Tredici, un pacifista spaventato dalla incombente catastrofe nucleare, ha deciso di documentare la genesi di questa pazzia: la struttura industriale coinvolta nella produzione della bomba. Da quell'idea è emerso l'affascinante libro che abbiamo scoperto per caso sugli scaffali dello Strand Bookstore a New York, mitico tempio del bibliofilo povero. E tuttavia, l'assoluta banalità della produzione della bomba, in realtà un'industria come molte altre, tradisce la missione dell'autore non facendo altro che riproporci il dilemma esistenziale del valore della vita. Perché il fatto è che la natura stessa, ogni giorno, in modo del tutto casuale, distribuisce nel mondo tanta morte e sofferenza quanto ha fatto, una sola volta, la bomba di Hiroshima. Ed allora, le di foto di Bob ci obbligano ad affrontare l'assurda realtà che un'industria dedicata alla distruzione su larga scala dell'uomo appare più in armonia con la natura, o la volontà di Dio, che non, per esempio, l'industria della salute che sfida con arroganza il nostro destino mortale. La mente dell'uomo, però, non si è evoluta al punto da dominare questo paradosso o, almeno, da ignorarlo. Noi possiamo solo dire che la bomba esprime, nel suo proprio linguaggio infernale, quel lato nascosto della coscienza che non riconosce nella vita del singolo individuo un valore. E abbiamo trovato l'altro lato della medaglia nella Steel House, l'impresa molto personale di un uomo che ha dedicato buona parte della sua vita ad inseguire un sogno senz'altro scopo che il suo piacere di esteta. Un artista singolare, la cui massima opera non è stata concepita per essere esposta in un museo, profanata dal commercio o appartenere a nessun altro che al suo creatore. In quest'inno al valore della propria individualità ci sembra di percepire la materializzazione dell'autocoscienza stessa, dell'anima, se avessimo l'ardire di pronunciare questa parola. E, alla fine, rimaniamo con la sensazione che è proprio l'estrema individualità di questo solitario capolavoro che lo rende universale, come un urlo al valore supremo della vita di ogni singolo uomo. Un altro destabilizzante paradosso che si fa gioco della limitatezza del nostro cervello.